

AGUSTÍN MARTÍNEZ

Monteperdido

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton

ACTES SUD

À Laura, car elle donne un sens à tout.

*En mémoire de Gonzalo Martínez Montiel :
même si (je crois que) je sais ce qu'il aurait dit
de ce roman, j'aurais tant aimé l'entendre...*

LE CERF

— Laisse les petites jouer, lui dit Raquel.

Sa fille avait escaladé un petit monticule en plongeant les mains dans la neige. Les empreintes de son ascension étaient de minuscules trous noirs. Arrivée en haut, elle tendait les bras en croix pour garder l'équilibre, menaçait de tomber à tout moment, de dévaler la pente enneigée, et riait aux éclats.

Comme si on la chatouillait.

Ses bottes en caoutchouc s'enfoncèrent jusqu'aux chevilles ; plus stable, elle se baissa pour faire une boule de neige. Elle était excitée, comme par un matin de Noël, joyeuse et fébrile. L'émotion la rendait maladroite, la neige lui glissait des mains. Ana avait tout juste onze ans.

— Tu vas voir, elles vont finir par se faire mal, râla Montserrat en s'asseyant à côté de Raquel.

La fille de Montserrat était au pied du monticule. Accroupie, elle redoutait l'impact de la boule de neige qu'Ana préparait. Elles avaient le même âge. Des voisines inséparables.

— Il a beaucoup neigé, répondit Raquel. Si elles tombent, il ne leur arrivera rien. D'ailleurs, elles ont la tête dure.

Ce matin-là, en voyant que la tempête était finie, Ana avait surgi dans la cuisine et exigé que sa mère l'emmène jouer dehors. Raquel finissait de débarrasser la table du petit-déjeuner. Elle promit, mais elle aurait préféré rester bien au chaud à la maison. Avant le repas, elles passèrent chez sa voisine, Montserrat. Ana courut chercher son amie dès qu'on lui ouvrit la porte. "Bataille de neige !" criait-elle.

Quelques minutes plus tard, Raquel et Montserrat sortaient avec les deux filles. Ana et Lucía couraient quelques mètres en avant, bien emmitoufflées : bonnet, gants et anorak. Celui d’Ana était fuchsia, celui de Lucía bleu marine. Deux pelotes bruyantes et sautillantes qui zigzaguèrent jusqu’au parc.

Le monticule qu’Ana avait gravi était en réalité le toboggan, enfoui sous la neige. Au sommet, Ana lançait ses projectiles en prenant une voix aussi grave que possible. Elle voulait ressembler à un ogre, à un monstre terrifiant. En bas, Lucía cherchait refuge derrière les balançoires, transformées en parapets de glace tout blancs.

La journée s’annonçait dégagée, le soleil rebondissait et réchauffait la peau de Raquel, qui ferma les yeux et respira l’air qui descendait de la montagne : aussi froid et pur qu’une source. À côté d’elle, Montserrat se tassait dans son manteau, avide de chaleur.

Il n’y avait pas de silence, mais un bruit agréable, doux. Le murmure du vent entre les arbres était un tremplin élastique sur lequel rebondissaient les cris et les rires des petites. Raquel n’était pas pressée. Elle se rappela l’odeur de son lit, la peau de son mari qui la serrait dans ses bras sous les draps.

La rivière s’écoulait, sous une fine couche de glace.

Le village palpait, muet sous son manteau blanc. Paisible, régulier.

Un cerf surgit entre les arbres qui entouraient le parc. Raquel ouvrit les yeux, peut-être avait-elle senti sa présence. Il avait de la neige sur ses bois, sur son dos. Il fit quelques pas vers elles, indifférent aux fillettes, intrépide.

— C’est incroyable, murmura Montserrat en le voyant s’approcher.

Raquel lui souffla de ne pas faire de bruit et de ne pas appeler les filles. “Ne bouge pas”, dit-elle. Le cerf s’avança vers l’endroit où elles étaient assises. Ses pattes s’enfonçaient légèrement dans la neige. Le soleil donnait une teinte cuivrée à son pelage. Il semblait plus grand que tous les cerfs qu’elle avait vus jusqu’alors. Un géant. Quand il ne fut plus qu’à quelques mètres, Raquel referma les yeux. Elle l’imagina, tout proche, s’arrêtant un instant pour la regarder, pour la flairer.

Elle sentit son haleine. Comme si c'était la respiration de ce village, de ces montagnes.

Quand elle rouvrit les yeux, le cerf n'était plus là.

Les fillettes se lançaient des boules de neige au milieu des rires.

Elle sut que cette image resterait gravée dans sa mémoire. Qu'avec le temps, elle la chercherait dans ses souvenirs, comme on recherche la protection du foyer.



Monteperdido bouleversé par la disparition de deux fillettes de onze ans

Ana M. G. et Lucía C. S., onze ans, ont quitté l'école Valle del Ésera à 17 heures jeudi dernier, 19 octobre 2009. Elles ont suivi le chemin habituel pour rentrer chez elles, au lotissement de Los Corzos, à la sortie de Monteperdido, localité de la province de Huesca. Mais elles ne sont jamais arrivées à destination.

“Nous savons que les premières heures sont essentielles. Nous n'avons pas pu faire tout ce que nous voulions, mais nous travaillerons jusqu'à ce qu'Ana et Lucía retrouvent leur foyer”, a indiqué un porte-parole de la police qui, en outre, a démenti qu'à l'endroit où se perdent les traces des filles on ait trouvé le moindre signe de violence qui permette de redouter une issue dramatique.

Les parents des fillettes se sont refusés à toute déclaration publique, mais ils ont exprimé leur douleur et leur incompréhension par l'intermédiaire du porte-parole des familles. Comme leurs filles connaissaient très bien le trajet, les parents écartent l'éventualité qu'elles se soient perdues, et ils se demandent qui a pu

les emmener. Une réponse que, espèrent-ils, les fillettes pourront bientôt leur apporter.

UN VILLAGE SOUS LE CHOC
Monteperdido est un haut lieu touristique en raison de sa nature spectaculaire, entre deux parcs naturels, près des pics les plus hauts des Pyrénées. Ana et Lucía étaient bien connues des habitants du village. Bonnes élèves, vivant dans des maisons accolées, elles étaient devenues inséparables.

Bien que les habitants fassent tout leur possible pour donner un coup de main, une certaine impatience se manifeste dans le village devant l'absence de résultats. Personne n'a rien vu, rien entendu, on dirait que les deux petites se sont

tout simplement évaporées. La garde civile a dépêché sur place plusieurs agents spécialisés dans la disparition des mineurs pour prendre l'enquête en main.

“Nous savons que c'est difficile, mais nous demandons patience et respect aux familles, a souligné un des agents récemment incorporés. La situation est traumatisante et nous espérons pouvoir la clarifier au plus vite, et pour y parvenir nous aurons besoin de tous les soutiens, tant des habitants que des médias.”

“Nous voulons croire que les petites vont bien. C'est à cet espoir que nous nous raccrochons”, a avoué un parent proche des fillettes. Un espoir qui fait l'unanimité à Monteperdido.

MONTEPERDIDO

Cinq ans plus tard

LE DÉGEL

Le glacier fondait sous la chaleur de l'été. Les plaques se lézardaient en émettant de légers craquements, et un fin ruissellement d'eau zébrait les parois du mont Perdu qui surplombait le village et lui donnait son nom : Monteperdido.

À quelques kilomètres de là, plus bas, au fond d'un ravin, les roues avant de la voiture tournaient encore. Elle était à l'envers, le pare-brise brisé dessinait une toile d'araignée au milieu d'un nuage de poussière et de fumée. Quelques centaines de mètres plus haut, le chemin de terre d'où elle était tombée s'accrochait au flanc de la montagne. La chute avait laissé un sillon d'arbres arrachés et de terre labourée.

Le vent balaya la fumée et révéla une flaque rouge à l'intérieur de la voiture, alimentée par un filet de sang, comme un robinet mal fermé, qui prenait sa source au front du chauffeur suspendu en l'air, retenu par la ceinture de sécurité. Le choc lui avait ouvert le crâne.

Malgré les sifflements du vent, on percevait un gémissement. Presque un sanglot. Une fille, les bras marqués par une fine pluie de coupures, les vêtements en lambeaux et les cheveux sur le visage, se traînait hors du véhicule par la lunette arrière, également brisée. Les éclats de verre s'enfonçaient dans ses cuisses. Elle avait à peine seize ans. Elle surmonta la douleur et, dans un dernier effort, parvint à s'extraire entièrement.

Elle se laissa tomber, épuisée. Sa respiration, encore irrégulière, la secouait tout entière chaque fois qu'elle cherchait à reprendre son souffle.

L'endroit où la voiture s'était écrasée était pour ainsi dire inaccessible. Un défilé abrupt, entre des montagnes dont les sommets étaient encore enneigés.

Une route serpentait en haut du ravin. Un 4×4 était arrêté sur le bas-côté. Un homme d'une trentaine d'années, penché vers le fond, ôta ses lunettes de soleil pour s'assurer qu'il s'agissait bien d'une automobile fracassée. Il prit son téléphone portable dans la boîte à gants et passa un appel.

La place fermée de l'église de Santa María de Laude, à Monteperdido, accueillait depuis cinq ans les actes de commémoration en souvenir des fillettes. Depuis le début, c'était le lieu de rassemblement pour les familles et les habitants du village, pour les étrangers et les journalistes aussi. Il y avait eu des autels improvisés aux portes de l'église, des fleurs et des jouets, des messages... Tout le monde voulait laisser une trace de son chagrin et de sa colère.

Le sergent de la garde civile, Víctor Gamero, se rappelait que les journalistes avaient été les premiers à s'éclipser.

Auparavant, même si à l'époque il n'était qu'un modeste agent du poste de Monteperdido, il avait dû affronter le harcèlement des familles, et les foules venues d'autres villages pour participer à une lutte que, de leur propre aveu, elles n'abandonneraient jamais. Jamais, tant qu'Ana et Lucía ne seraient pas revenues.

Joaquín Castán, le père de Lucía, devait être furieux. Il n'y avait plus ni journalistes ni étrangers. Uniquement les habitants de Monteperdido, et encore, pas tous. Trop de temps s'était écoulé et le village ne pouvait pas suspendre ses activités chaque fois que Joaquín décidait d'organiser une réunion pour relancer l'enquête.

Deux agrandissements des petites encadraient la table où les parents étaient assis. Lucía et Ana souriaient à l'appareil. La première avait les yeux en amande et une grimace espiègle, comme si on l'avait surprise en train de jouer en cachette. Ana, la bouche ouverte, laissait entrevoir sa dentition irrégulière. Le soleil de l'été avait laissé un éclat doré sur sa peau, une chevelure presque blanche tant elle était blonde, qui contrastait avec ses yeux noirs et profonds. Elles étaient heureuses quand

ces photographies avaient été prises, et pourtant, ce jour-là, tandis que le père de Lucía se plaignait du peu de moyens que la police consacrait aux recherches, les photographies des fillettes étaient tristes.

Víctor Gamero sentit vibrer son téléphone et il s'éloigna de la place pour répondre. Un de ses agents, Burgos, lui exposa la situation en bafouillant. Il savait que cela n'allait pas plaire à son supérieur.

— Pourquoi personne ne m'a prévenu ? Qui en a donné l'ordre ? demanda ce dernier.

On aurait dû le faire. Víctor était responsable du poste de la garde civile de Monteperdido, et on ne lui avait pas demandé son autorisation pour couper la seule route d'accès au village.

La sous-inspectrice Sara Campos répéta ses ordres à l'agent. Il devait identifier toutes les voitures et tous les passagers qui arrivaient à Monteperdido ou qui en partaient ; fouiller les coffres et les cabines des camions ; ne laisser passer personne, même pas les gens qu'il connaissait. Burgos fut vexé que la policière envisage ce cas de figure :

— Quand j'enfile mon uniforme, je suis garde civil, même pour ma mère, répliqua-t-il.

— Vous avez averti le sergent responsable ? répondit-elle, ignorant le sursaut de dignité de l'agent.

— Je viens de le faire. Il vous attend à l'entrée du village, à la station-service, lui répondit Burgos, l'air toujours aussi contrarié.

Sara tourna le dos à Burgos et se dirigea vers la voiture où Santiago l'attendait. Le vent froid descendait de la montagne, et elle s'emmitoufla dans une veste de survêtement noire, remonta la fermeture et enfouit les mains dans ses poches pendant que ses cheveux châtons voletaient, secoués par le vent, on aurait dit un roseau résistant à grand-peine aux assauts des bourrasques.

Quand le supérieur de Burgos se tourna vers Sara, celle-ci ne put retenir une grimace exaspérée par sa conversation avec le garde civil, on aurait dit celle d'un écolier quand la maîtresse regarde ailleurs.

La voiture de l'inspecteur Santiago Baín tournait au ralenti : il attendait que les agents retirent les barrières qui coupaient la route pour aller à Monteperdido. Il aurait pu s'épargner le déplacement en appelant ou en convoquant les familles à l'hôpital de Barbastro, mais il préférait découvrir leurs réactions dans le village. Les voir dans les yeux et dans leur milieu : il savait que la nouvelle qu'il leur apportait n'était pas un dénouement, mais la première ligne d'une histoire qui restait à raconter.

Sara voulut s'installer sur le siège passager, encombré de paperasses et de dossiers, mais il était impossible de s'asseoir, aussi les empila-t-elle sur le tableau de bord.

— Espérons qu'il sera consciencieux et fouillera les voitures, dit-il sans beaucoup d'illusions. Je crois qu'il n'a pas très envie de se méfier de ses concitoyens.

Burgos ouvrit la barrière pour laisser passer l'automobile. L'inspecteur Baín s'engagea sur la route étroite qui suivait la vallée jusqu'au village. Le soleil se couchait, et pourtant il n'était pas tard. La route longeait l'Ésera, la rivière qui serpentait entre deux massifs montagneux. Les Pyrénées centrales se dressaient des deux côtés et répandaient leur ombre sur la vallée. La côte était rude et par endroits la route en lacets était très étroite, encore loin des cimes qui pointaient vers le ciel. Les rayons du soleil couchant se glissaient parfois entre les arbres, donnant un reflet rosâtre au vert rageur de leurs feuilles. Sara laissa un instant son regard s'égarer dans ce paysage en pleine effervescence, ce 12 juillet. Un cerf, sur un rocher, regarda le véhicule et, d'un mouvement vif, tourna la tête et d'un bond disparut sous les arbres.

Sara sourit et reprit le tas de paperasses qu'elle avait posé sur le tableau de bord.

— Joaquín Castán et Montserrat Grau sont les parents de Lucía. Quarante-sept et quarante-trois ans, respectivement. Ils ont aussi un fils, Quim. Il doit avoir dix-neuf ans, maintenant... C'est Joaquín Castán qui s'est occupé des activités de la Fondation...

— Je l'ai vu une ou deux fois à la télévision, dit Santiago sans quitter la route des yeux.

— La mère d’Ana s’appelle Raquel Mur. Elle est plus jeune. À peine quarante ans.

— Et le père ?

— Dans le dossier, il n’y a pas son adresse actuelle. – Sara fouilla dans ses papiers, cherchant désespérément le renseignement. – Quel désastre ! Il ne faut pas s’étonner qu’on n’ait jamais retrouvé les filles ! Il n’y a eu des contrôles routiers que soixante-douze heures après, on est arrivé trop tard pour recueillir des indices sur les lieux de l’enlèvement ; quand on a appelé la police scientifique, la pluie avait effacé toutes les traces...

— Les parents d’Ana sont séparés ?

— Pas légalement. Mais dans les faits, si. Álvaro Montrell est le seul à avoir été inquiété au cours de cette enquête. Deux jours de détention. En réalité, il n’y avait rien de précis contre lui. Je suppose que le couple partait en quenouille.

Sara remarqua que Santiago avait mis ses lunettes de conduite.

— Tu es mignon avec ces lunettes, dit-elle d’un ton moqueur.

— Quand la lumière baisse, je n’y vois plus rien... Comment veux-tu que je m’y prenne autrement ? Elles me vieillissent beaucoup ?

— Elles ne te font pas plus vieux que ton âge.

— Un jour, toi aussi tu auras mon âge, et tu ne trouveras pas drôle qu’une gamine se moque de ta presbytie, répliqua Santiago Baín en souriant.

Sara se tourna vers son “chef”. Les rides modelaient son visage, mais ce n’était pas une question d’âge. Ou du moins pas seulement. Elles étaient là depuis que Sara le connaissait et, tout bien réfléchi, elle se rappela que la première image qui lui était venue en voyant l’inspecteur Baín pétri de rides, c’était celle d’un pois chiche.

La route s’enfonça sous deux montagnes impressionnantes. Cette zone des Pyrénées avait la plus grosse concentration de pics de plus de trois mille mètres, une des raisons pour lesquelles l’affaire avait été si difficile. L’Ésera coulait parallèlement à la route et, en relevant la tête, Sara se dit qu’ils s’engageaient dans

une impasse, que le macadam s'arrêterait net et qu'ils n'atteindraient jamais le village tapi de l'autre côté. Le mont Albádes et le pic de Paderna étaient deux effigies énormes, deux gardiens éternels chargés de désigner ceux qui devaient franchir leur muraille et ceux qui ne le devaient pas. Dans le dernier virage, Sara vit que la route s'enfonçait dans le mont Albádes par un petit tunnel et, telle l'aiguille qui crève le tissu d'un coup sec, ils traversèrent la montagne et devant eux se déploya la "Vallée cachée", comme l'appelaient les dépliants touristiques.

À l'horizon, elle voyait le noyau urbain de Monteperdido. Des maisons noires, silencieuses, saupoudrées de petites lumières jaunâtres, maintenant que le soleil était couché. Sara eut l'impression que ces demeures étaient plutôt l'œuvre de la nature, comme les montagnes qui l'entouraient, œuvres de secousses sismiques et de siècles d'érosion.

Un panneau au bord de la route donnait le nom du goulet qu'ils venaient de traverser : DÉFILÉ DE FALL.

En feuilletant le dossier, Sara avait relevé les multiples erreurs de l'enquête : témoignages tronqués, lenteur de la riposte policière, interrogatoires mal conduits... Santiago Baín n'en était pas surpris ; il connaissait les gardes civils de ce genre de village. Il les avait écartés dans d'autres affaires. Il comptait des années de carrière, bientôt trente-cinq dans ce service.

Mais pour le moment, tous deux étaient silencieux. Intimidés par le paysage.

— Je me demande où est l'erreur, plaisanta Santiago. Normalement, c'est au plus jeune de conduire.

— Tu as mal choisi ta collègue. Le jour où j'ai décroché le permis, je me suis juré de ne plus jamais toucher à un volant.

— Et comment feras-tu quand je ne serai plus là.

— J'irai à pied, répondit Sara après une hésitation, comme si elle cherchait la bonne réponse.

Sur la droite s'ouvrait une esplanade où se trouvait la station-service qu'on leur avait indiquée ; en réalité, il n'y avait qu'une pompe. Le 4×4 de la garde civile y était garé, tous phares allumés, et une silhouette attendait devant. La nuit était tombée. Santiago retint Sara au moment où celle-ci allait sortir de la voiture.

— Cette fois, c'est moi qui mènerai les interrogatoires.

Sara remarqua que Santiago essayait de prendre un ton léger, comme une remarque anodine, mais en réalité il cherchait à la placer depuis un moment.

— Pourquoi ? demanda-t-elle avec la sensation d'avoir fait quelque chose de travers.

— Toi, tu te charges de clarifier les choses avec la garde civile locale. Ils doivent comprendre qui commande.

— En général, tu aimes bien jouer les emmerdeurs, protesta-t-elle timidement.

— Je n'ai plus beaucoup de temps à passer au corps. Pour une fois, laisse-moi passer pour le gentil papé, plaisanta Santiago, mais il ne parvint pas à chasser le malaise qui s'était installé entre eux.

Santiago descendit de la voiture. Sara le regarda passer sous les réverbères. Ce n'était pas son habitude de lui imposer des ordres sans discussion. Il en avait le droit, étant son supérieur, mais leur relation était d'une autre nature. Sara savait qu'aucun argument policier ne justifiait cette décision. Cette ambition de vouloir paraître sympathique était absurde. Santiago se moquait bien de la sympathie des autres, encore plus de celle des gens liés aux enquêtes. La vraie raison était ailleurs. La raison, c'était elle. Santiago l'écartait du contact direct avec les personnes concernées par la disparition des filles, comme le père change de chaîne pour empêcher son fils de voir une scène pénible à la télévision.

— Putain de Pois chiche ! grommela Sara avant de se décider à sortir de la voiture à son tour.

Le sergent Víctor Gamero vit sortir les deux agents de la Brigade de protection de la famille, de la police nationale. Cinq ans auparavant, c'étaient des agents spécialisés de la garde civile qui avaient mené l'enquête. Il ne comprenait pas pourquoi maintenant c'était la police nationale ni pourquoi la route avait été coupée. Le premier était un homme âgé, en civil, qui glissa ses lunettes dans la poche intérieure de sa veste et lui tendit la main avec un sourire aimable.

— Inspecteur Santiago Baín, de la Brigade de protection de la famille.

— Víctor Gamero, sergent à la tête du poste de Monteperdido. Que s'est-il passé? Vous auriez dû me prévenir que vous alliez couper la route.

— En réalité, nous ne l'avons pas coupée. Nous avons seulement établi un contrôle, expliqua l'inspecteur Baín.

— Pourquoi?

Santiago ne répondit pas et se tourna vers sa collègue. Elle approchait d'un pas décidé en improvisant une queue de cheval. Elle n'était pas très grande et avait des traits doux. Elle portait un jeans, une veste de survêtement noire, déformée à la hauteur du pistolet qu'elle portait à la ceinture.

— Voici Sara Campos. Sous-inspectrice, lui dit le policier.

Víctor tendit la main et Sara prit son temps pour la serrer. Elle lui accorda à peine une seconde et son regard se perdit dans le paysage qui entourait le village.

— Nous voulons voir les familles des petites, dit Sara.

— Il y a du nouveau?

— Si nous sommes là, c'est qu'il y a du nouveau, vous ne croyez pas? répondit-elle sèchement, et, sans lui laisser le temps de répondre, elle ajouta : Nous vous suivons.

Sara fit demi-tour et retourna à la voiture. Víctor ravala sa rage en voyant l'inspecteur Baín sourire, l'arrogance de sa collègue semblait l'amuser. C'était du moins l'impression du garde civil.

En réalité, Santiago Baín souriait de voir Sara corsetée dans un rôle qui ne lui plaisait pas. Elle lui rappelait cette fille qui doit embrasser sa grand-mère, feindre de bonnes manières, assise sur le canapé, alors qu'elle rêve de filer dans le jardin et de grimper aux arbres.

Víctor traversa Monteperdido par l'avenue de Posets. Dans le rétroviseur, il voyait la voiture des agents de la Brigade de protection de la famille. Au carrefour avec la route qui montait à l'hôtel de La Guardia, il prit la direction du lotissement

de Los Corzos et traversa le nouveau pont sur l'Ésera. Il avait appelé Joaquín Castán, le père de Lucía ; leur réunion était terminée et tout le monde était rentré chez soi. Il ne put lui expliquer pourquoi on avait besoin de les voir. Peu après, il appela le commandant à Barbastro. Apparemment, la décision de confier l'affaire à la Brigade de protection de la famille venait de plus haut, et le commandant le pria de collaborer avec les inspecteurs. Víctor Gamero se gara en face des deux maisons, les dernières du lotissement. Le duplex de la famille d'Ana était au bord de la pinède, sur la droite et à l'arrière. La maison de Lucía y était adossée.

Sara descendit de la voiture et regarda ces deux maisons qui avaient un mur commun. Elles avaient beau essayer de conserver le style des demeures traditionnelles de Monteperdido, prédominance de la pierre et toitures en ardoise, elles n'en étaient pas moins un simulacre. Il y avait un petit autel à côté de la porte du jardin de la maison de gauche. Une photo de Lucía, entourée de fleurs fraîchement coupées, trois vieilles peluches, et une ardoise sur laquelle on pouvait lire : 1 745 JOURS SANS LUCÍA. Rien sur celle de droite ne permettait d'identifier la maison où avait vécu Ana. Le sergent de la garde civile s'adressa à Sara :

— Je rassemble les deux familles ?

Sara vit s'ouvrir la porte de la maison de Lucía. Joaquín Castán, son père, était sur le seuil. Elle le reconnut grâce aux photos du dossier.

— Tu leur as dit que nous arrivions ?

C'était moins une question qu'une accusation.

— Vous m'avez demandé de les localiser, répondit Víctor, vexé.

Sara fixa Víctor ; le garde comprit que c'était la première fois qu'elle le regardait vraiment.

— Nous voulons d'abord parler à la mère d'Ana, dit Sara.

Puis elle se tourna vers le 4×4 de Víctor. Il suivit son regard ; sur la banquette arrière on distinguait la silhouette d'un animal.

— C'est mon chien, expliqua-t-il. À lui non plus il ne fallait rien dire ? Ennuyeux, parce qu'il nous a entendus, à la station-service.

Sara esquissa un sourire, qu'elle effaça aussitôt. Santiago, qui s'approchait, lui rappelait son rôle. Cette fois, elle devait être la méchante du duo, mais elle avait la sensation d'interpréter un modèle de policier qui n'existait que dans les fictions. Elle se dirigea vers la maison de Raquel Mur pour que le garde civil ne remarque pas son manque d'assurance. Santiago lui avait donné l'autorisation d'annoncer la nouvelle. C'étaient d'autres situations qu'il cherchait à lui épargner.

— Désormais, avant de prendre une décision, parlez-nous-en. Nous devons être méticuleux. J'espère que vous comprenez.

Et Santiago Baín posa une main conciliante sur l'épaule de Víctor, un garçon un peu jeune pour être le sergent d'un poste, et il estima qu'il n'aurait pas trop de mal à gagner sa confiance.

Raquel Mur ouvrit sa porte et, voyant Sara sur le seuil, elle reboutonna, gênée, la chemise qui découvrait une bonne partie de son décolleté. Bleue, à carreaux, un modèle masculin qui lui descendait jusqu'aux cuisses et laissait ses jambes nues. À l'évidence, elle ne s'attendait pas à recevoir des étrangers.

— Sara Campos, sous-inspectrice de la Brigade de protection de la famille. Peut-on entrer ? dit-elle en montrant sa plaque d'identification.

Elle remarqua les pieds nus de la mère d'Ana qui se posaient presque avec crainte sur le parquet. Derrière Sara, entrèrent Santiago Baín et le sergent de la garde civile. Raquel était déconcertée et ses yeux marron cherchèrent Víctor pour avoir une explication. Ses jambes se mirent à trembler quand elle s'assit sur le canapé du salon. Quelles questions pouvait bien se poser cette femme qui avait perdu sa fille cinq ans auparavant ? se demanda Sara qui, sans laisser à cette femme le temps de s'angoisser, s'assit sur la table basse en bois, prit les mains de Raquel entre les siennes et sourit :

— Nous avons rarement la chance de donner ce genre de nouvelles. Nous avons retrouvé Ana.